

## FRANCOISE PETROVITCH: ECHOS DANS LE LAVOIR

Par Michel Nuridsany

"Ce que je dis trois fois est vrai", écrit Lewis Carrol dans "La Chasse au Snark"\*

Bon. Mais qu'en est-il de la vérité quand l'écho répercute contre les murs, à la surface de l'eau ou dans l'étendue indéterminée du papier imbibé de couleur, plus de trois fois, les mots, les sons, le reste, la vérité peut-être ? Qu'en est-il quand, dans l'espace sans repère de François Petrovitch, l'image vient, repart, se fixe un instant, échappe ?

Quelle image d'ailleurs ? Voici une ligne gorgée d'eau. Bleue. Qui s'élargit - paraît s'élargir -, envahit l'écran puis livre place à un plan gris-bleu sur lequel flotte une barque avec deux rameurs, la couleur de ce plan virant au gris, donnant à voir une autre barque puis une autre, légèrement décalée, plus à droite, tandis qu'une autre image encore, brouillée, plus incertaine, recouvre celle-ci par la vertu d'un fondu-enchaîné. La barque se délite alors dans des embrouillaminis de gris, de brun, de boue, disparaît, happée par une ligne verte qui devient paysage, s'ouvre à d'autres images.

Voici une adolescente qui se cache la figure, figure envahie par le rouge, figure qui revient, rouge qui revient. Apparaissent des jeunes filles-enfants faisant d'improbables révérences et parmi celles-ci, avec autant de naturel, dirait-on, l'une d'elle se pend.

Le monde de Françoise Petrovitch est là, tout entier, tout en charme et en abîmes, tout en séduction et en noirceurs, tout en redoublements et en dédoublements, tout en évidences et en dissimulations, rose et noir, rouge sanglant,

troublant, merveilleux et terrible, monde *immature*, à la façon de ceux que hantent les personnages de Gombrowicz, c'est à dire ouvert, non fixé, à la limite de l'enfance et de l'adolescence quand les certitudes hésitent, lorsque les repères basculent, au moment où d'étranges tentatives d'hybridations se produisent, à mi chemin du règne humain, du règne animal, végétal même.

Cette subtile et complexe vidéo, la troisième de Françoise Petrovitch, glisse et dérive, fluide, portée par des ressacs, des pas de côté, fonctionnant par associations d'idées, à la manière d'un poème à la fois évident et obscur où l'essentiel advient par la grâce d'aquarelles, de dessins qui, juxtaposés, répétés, inversés, produisent non cet "infracassable noyau de nuit" dont parle André Breton mais des brèches dans l'indicible récalcitrant.

Qu'on s'en pénètre bien: même si elles paraissent se déplacer, avancer, se retourner, jamais les images qui se succèdent ici, ne deviennent "dessin animé".

Jamais la musique, réalisée à partir de bruits d'eau et de guitare électrique, n'"accompagne" les dessins: elle établit des tensions, un dialogue, des correspondances.

La vidéo constitue une pratique neuve chez Françoise Petrovitch. La première date de 2007 et s'intitule "*Les photos de vacances des autres n'intéressent personne*". La deuxième, "*Le loup et le loup*", a été présentée au musée de la chasse en 2011. "*Echo*" est le titre de la dernière, spécialement réalisée pour le lavoir où elle se glisse et s'inscrit.

Dans la mythologie grecque Echo est une Oréade, nymphe amoureuse de Narcisse qui la rejette: il n'est épris que de son propre reflet, de son

double, d'un autre lui-même. Echo, désespérée, s'enfuit laissant éclater sa douleur et ses plaintes, condamnée à répéter les derniers mots des phrases qu'elle dit ou qu'elle entend. Ainsi se trouve-t-elle en osmose enfin avec celui qu'elle aime, frappée, en quelque sorte, du même mal que lui.

Françoise Pétrovitch: ECHOS  
Michel Nuridsany

"When I tell you three times it is true", wrote Lewis Carroll in *The Hunting of the Snark*.<sup>\*</sup> Fine. But what happens to this truth when it echoes off the walls, off the surface of the ocean, or through an infinite expanse of richly coloured paper: words, sounds, and feelings echoing endlessly? In the infinite, timeless spaces as conjured up by Françoise Pétrovitch, images seem to come and go, refusing to be pinned down.

And what are these ethereal images? A line appears full of water. Blue. It swells up and grows and seems to fill up the whole screen, but then it subsides, and reveals a grey-blue surface, revealing a barge with two rowers. The surface fades to grey, and another barge appears, then another, further to the right, while a blurred, vague image comes into view. The barge dissolves into a haze of grey, of brown, like mud, subsumed by a green line which morphs into a landscape, opening up to reveal other, new horizons.

A young girl covers her face and blushes, the face reappears, the red glows ever brighter. A succession of young girls appear, bowing extravagantly. With the same casual air of inscrutability one of them then hangs herself.

This is the world conjured up by Françoise Pétrovitch, a world of beauty and distress, of seduction and darkness, of reflections and repetitions, appearances and dissimulations, pink, black, and blood red, unsettling, at once marvellous and terrifying, an immature world, in the way that figures haunt Gombrowicz's writing: undefined, rootless, adrift in the period that exists between childhood and adolescence, a hesitant world, uncertain, a world of strange, hybrid apparitions where human life seems to fuse with that of animals, plants even.

This complex and infinitely subtle film is Françoise Pétrovitch's third video installation, a shifting, fluid experience that ebbs and flows with a constant effusion of ideas and associations, like a poem at once crystal clear and yet profoundly unfathomable. Her ideas take the form of watercolours and sketches, juxtaposed, repeated and inverted until they create an effect which is not quite André Breton's "the unbreakable centre of the night," but rather an opening into, *a break of*, the inexpressible recalcitrance of the world. Even when the images move, turn around, oscillate and intertwine the whole never becomes just a "cartoon". Similarly, the music, a blend of liquid sounds and electric guitars, never just "accompanies"

the drawings but rather purposely generates tensions and connections in such a way as to set up a dialogue with the spectator.

Françoise Pétrovitch only began using video in her work relatively recently. Her first video piece dates from 2007, with the evocative title "Nobody cares about other people's holiday photos". Her second video, "The wolf and the wolf", was screened at the *Musée de la Chasse* in 2011. *Echo* is her latest creation, and is on show at the *Bernard Magrez Cultural Institute, Château Labottière*. *Echo*, it can be said, serves as a perfect introduction to Pétrovitch's most distinctive style or art.

In Greek myth, Echo was an Oread, a nymph. Echo fell in love with Narcissus and was heartbroken by his rejection. Narcissus, a young, handsome hunter, was interested only in his own reflection. Echo was left inconsolable, fleeing the handsome youth but leaving her cries of pain to ring out, wandering the earth condemned to forever repeat the last words of every sentence. Through her eternal heartbreak she remained forever connected to the object that spurned her love, who, in way, found himself afflicted by the same curse.